

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Harrison, Bennett (1997) *Lean & Mean. The Changing Landscape of Corporate Power in the Age of Flexibility*. New York, The Guilford Press, 363 p. (ISBN 1-57230-252-6)

par François Bergeron

Cahiers de géographie du Québec, vol. 43, n° 119, 1999, p. 331-332.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022822ar>

DOI: 10.7202/022822ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

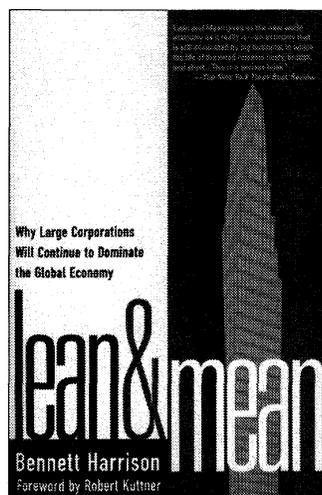
HARRISON, Bennett (1997) *Lean & Mean. The Changing Landscape of Corporate Power in the Age of Flexibility*. New York, The Guilford Press, 363 p. (ISBN 1-57230-252-6)

Dans son livre *Lean & Mean*, Harrison met tout son talent à nous démontrer que, contrairement au désormais célèbre « *Small is Beautiful* », *bigger is better*. Dans les premiers chapitres, il explique clairement que les petites entreprises créent moins d'emplois que les grandes, qu'elles contribuent moins à l'enrichissement collectif et qu'elles ne sont pas innovantes technologiquement. Chiffres à l'appui, il réussit presque à nous convaincre que, contrairement à ce que l'on nous a fait croire, les petites entreprises ne représentent pas la solution aux maux générés par les grandes entreprises.

Se référant aux travaux de Gereffi et Hamilton, Harrison nous présente les trois phases du capitalisme des 400 dernières années comme étant les suivantes : d'abord, la petite entreprise familiale manufacturant des produits vendus sur les marchés locaux, ensuite, la grande entreprise multidivisionnelle et multinationale intégrée verticalement et, finalement, la phase actuelle, l'entreprise allégée (« *lean & mean* ») à structure en réseau, construite sur des ententes et contrats de fournitures avec divers partenaires tels des entreprises petites et grandes, des gouvernements et des communautés.

L'entreprise-réseau est synonyme de souplesse. Elle possède un grand pouvoir d'adaptation face à l'incertitude chronique, à la fragmentation des marchés et au raccourcissement des cycles de production. Elle jouit de plus d'une globalisation lui permettant d'être sur plusieurs marchés géographiques à la fois, de produire dans diverses régions et de s'adapter à des cultures variées.

Comme ces entreprises-réseaux sont de plus en plus nombreuses et qu'elles agissent dans plusieurs pays en même temps, Harrison va jusqu'à suggérer une coordination internationale des G7 relativement aux politiques monétaires et fiscales. De telles politiques interventionnistes auraient leur mérite en ce qu'elles protégeraient à court terme quelques-unes des entreprises du G7 agissant commercialement dans ces mêmes pays. Mais cette suggestion est peut-être déjà dépassée, car les entreprises associées ne sont pas nécessairement du G7; en technologie, par exemple, on trouve bon nombre de partenaires provenant de Corée, de Singapour ou de New Delhi. À long terme, les politiques interventionnistes de l'État pourraient affaiblir la structure interne de ces entreprises-réseaux qui n'apprendraient à vivre qu'avec des subsides. Le marché étant mondial, la concurrence pourrait à long terme ne faire qu'une bouchée des entreprises fiscalement ou monétairement soutenues.



L'entreprise-réseau s'étend au-delà des frontières géographiques, des gouvernements, des cultures et des continents. Elle représenterait, selon Harrison, la forme d'organisation du futur, celle du troisième millénaire. Ouvrage à lire, pour ceux qui croient que la petite entreprise devrait encore être notre fer de lance. Tiendrait-on le javelot à l'envers?

François Bergeron
Département des systèmes d'information
organisationnels
Université Laval

COLLECTIF (1998) *Des oppida aux métropoles*. Paris, Anthropos (Coll. « Villes »), 280 p. (ISBN 2-7178-3573-3)

Le recueil présente les résultats d'une collaboration inédite entre des géographes et des archéologues réunis dans le cadre d'un projet commun visant à comprendre l'évolution de la structure du peuplement de la vallée du Rhône. Par delà l'objectif de suivre les traces de l'habitat depuis l'Antiquité, d'en comprendre les fondements tout comme les structures spatiales contemporaines, il s'agissait d'abord de proposer un cadre théorique et méthodologique inspiré de l'analyse spatiale dans un esprit possibiliste, puisqu'il est question des adaptations qui jalonnent l'évolution des systèmes spatiaux, ainsi que d'un essai d'adaptation de la théorie de l'auto-organisation. Le projet consiste donc à proposer une théorie de l'évolution des systèmes spatiaux, dans une optique inspirée des sciences physiques par ses concepts de processus, d'interactions, de structures et de niveaux d'organisation. De tels systèmes ouverts, soumis à des temps longs comme à des temps courts, marqués par des évolutions irrégulières, forcément instables, car connaissant des bifurcations et des discontinuités, apparaissent alors comme le produit du temps. Le fil conducteur de l'ouvrage consiste à suivre le système de peuplement depuis ses origines, pour montrer la continuité des réseaux urbains : « les fondements de la structure spatiale du Midi de la France sont déjà en place dès l'Antiquité romaine, avec une phase de structuration décisive au début du Moyen Âge, quand s'installe le réseau des villages et qu'émergent de nouveaux pôles urbains » (p. 3).

L'analyse spatiotemporelle se cristallise sur la recherche de structures stables, décomposant néanmoins les cycles de l'évolution ou, autrement dit, la succession des systèmes dans le temps, en situant autant l'émergence des systèmes de peuplement de type urbain et les transformations que connaît la hiérarchie urbaine que les types d'interactions entre le milieu physique et les formes d'habitat rural,

